

Quand la peur devient la nouvelle religion de l'humanité

Des appels à se préparer à la guerre, des formations à la survie, des conseils pour constituer un kit d'urgence : sur internet, les scénarios du pire occupent une place grandissante. Comment en sommes-nous arrivés à vivre dans l'attente de la catastrophe ?

Depuis quelques jours, des messages circulent sur internet et invitent chacun à se préparer à des temps difficiles : conflits, confrontations et bouleversements de notre quotidien. Des formations expliquent comment constituer un kit de survie, trouver un abri ou vivre dans des conditions extrêmes.

Se préparer à une urgence peut être utile. Mais lorsque les appels à anticiper le pire se multiplient, une autre question apparaît : sommes-nous en train de nous préparer à une crise, ou de nous habituer à vivre dans la peur ?

La peur ne surgit plus seulement au moment d'un événement grave. Elle s'installe dans nos conversations, nos écrans et nos imaginaires. Elle devient parfois une grille de lecture du monde, presque une croyance à laquelle on demande d'expliquer tout ce qui arrive. À force d'anticiper le pire, ne finissons-nous pas par lui donner une place centrale dans nos vies ?

Des menaces réelles, amplifiées par les écrans

Les guerres, les tensions internationales, les crises économiques et les bouleversements climatiques alimentent

des inquiétudes bien réelles. Les réseaux sociaux les diffusent à grande vitesse, sans toujours fournir les repères nécessaires pour distinguer l'information vérifiée, l'analyse, la rumeur et la spéculation. Une vidéo alarmante peut être partagée des milliers de fois avant que son contexte soit connu.

La répétition de scénarios catastrophiques peut donner l'impression qu'ils sont certains ou imminents. Dans un climat de défiance, les explications complotistes trouvent parfois un terrain favorable. Elles proposent des réponses simples à des événements complexes et désignent des responsables cachés. Comprendre ce phénomène ne signifie pas mépriser ceux qui adhèrent à ces récits : cela demande de prendre au sérieux leur inquiétude et de rétablir les conditions d'un débat fondé sur les faits, la nuance et la confiance.

Une crise de confiance politique

La défiance ne naît pas dans le vide. Lorsque les citoyens ont le sentiment que les responsables politiques ne voient pas leurs difficultés, ne répondent pas à leurs préoccupations ou gèrent les crises sans proposer d'horizon, le découragement progresse. Les discours de peur occupent alors l'espace laissé vacant par la parole publique.

Gouverner ne consiste pas seulement à réagir à l'urgence. C'est aussi expliquer les choix, reconnaître les incertitudes, protéger les plus vulnérables et donner une direction compréhensible. Une gouvernance qui ne parvient plus à inspirer confiance laisse d'autres voix — parfois

opportunistes, parfois extrêmes — prétendre parler au nom de tous.

Quand les réseaux captent notre attention

Le téléphone est devenu une fenêtre ouverte sur le monde, mais aussi un espace où l'attention est sollicitée sans relâche. TikTok, Instagram, Facebook et les autres plateformes favorisent souvent les contenus qui provoquent une réaction immédiate : inquiétude, indignation, colère ou fascination. Dans ce flot, la réflexion lente et la vérification ont parfois du mal à trouver leur place.

Les outils numériques ne sont pas responsables de tout. La question porte aussi sur notre manière de les utiliser, sur l'éducation aux médias et sur notre capacité à prendre du recul. Lorsque l'écran devient notre principal lieu d'information, de divertissement et de relation, il peut finir par façonner notre perception du monde et nous enfermer dans des contenus qui renforcent nos craintes.

Avons-nous perdu le sens de la mesure ?

Au-delà des technologies et des institutions, c'est peut-être notre rapport au sens qui est en jeu. Les repères moraux, religieux et philosophiques sont vécus de façons diverses. Mais toute société a besoin de lieux où l'on peut réfléchir au bien commun, à la responsabilité, à la dignité humaine et aux limites du pouvoir.

Lorsque ces espaces s'affaiblissent, la vitesse et la provocation peuvent prendre le dessus. La médiocrité ne se résume pas à quelques contenus viraux : elle se manifeste aussi dans la difficulté collective à écouter, à argumenter et

à penser au-delà de l'instant. La perte de sagesse ne se mesure pas au nombre d'écrans, mais à notre incapacité à nous en servir sans leur abandonner notre jugement.

Se préparer sans céder à la peur

S'informer auprès de sources fiables, connaître les consignes officielles et disposer de quelques produits de première nécessité peuvent contribuer à la sécurité de chacun. Mais se préparer ne signifie pas croire que la catastrophe est certaine, imminente ou organisée dans l'ombre.

Il faut préserver cette distinction. La préparation donne des moyens d'agir ; la peur permanente réduit l'avenir à une menace. L'une peut renforcer la solidarité et le sang-froid. L'autre peut isoler, épuiser et diviser.

L'humanité se trouve à un carrefour difficile. La question n'est pas seulement de savoir comment survivre à la prochaine crise, mais aussi quel monde nous voulons construire au milieu des crises. Sommes-nous condamnés à l'angoisse, à la défiance et aux récits qui nous opposent ? Ou pouvons-nous retrouver le goût du dialogue, de la connaissance et de la responsabilité commune ?

La peur peut nous avertir d'un danger. Elle ne devrait pas devenir notre boussole permanente — encore moins notre nouvelle religion.

Comité éditorial d'ObservActu